



SONNET

A MA SŒUR

O toi, vers qui s'en va mon amour fraternelle,
Que me demandes-tu, bonne petite sœur ?
N'importe quoi, dis-tu, qui là-bas me rappelle
A ton doux souvenir : un dessin, une fleur.

Si je pouvais, oiseau, développer mon aile,
Et voler aux beaux lieux qu'habite ton bonheur,
Ainsi qu'au renouveau la rapide hirondelle,
Je t'apporterais vite et mon âme et mon cœur.

Une fleur ! souvenir ?... la fleur, hélas ! se fane
Et le parfum s'en va de la feuille diaphane
Qui jadis rayonnait parmi les rameaux verts.

Je t'enverrai, ma sœur, quelques douces pensées,
Quelques modestes fleurs par l'amour encensées,
Toujours fraîches pour toi : un bouquet de mes vers.

Louis de Saintes.

LA JUSTICIÈRE

Jean Guillou, Pierre Destroit, —c'avait été, depuis un quart de siècle, entre ces deux hommes, — deux minotiers du pays breton, — une lutte âpre, acharnée, sans merci.

Jean Guillou, jadis simple piqueur de meules chez Pierre Destroit et renvoyé par celui-ci pour vol d'un sac de grain, avait fini, à force de ténacité, d'audace, d'intrigues, de tripotages et de chance, par couler son ancien patron, — la vie a de ces terribles renversements de balance ! — et maintenant, commerçant, banquier, usurier, brassant 20 millions d'affaires par an, propriétaire des trois quarts des terres de la commune, gonflé par le succès à en faire éclater sa peau de parvenu, grandi de la servilité de ses fermiers, de ses ouvriers et de ses débiteurs, la tête tournée par les courbettes des notables, les avances du préfet et les mamours du député, dur aux humbles, entier vis-à-vis de ses égaux, insolent avec tous, il était le maître incontesté, indiscuté, absolu, le tyran du pays.

Un soir de janvier que le vent du nord éparpillait la neige sur le faite des toits, Jean Guillou souriait au feu de bûches qui flambait dans l'âtre de son cabinet bien clos. Devenu acquéreur de la minoterie délabrée, de la maison d'habitation, des meubles... des dernières épaves, en un mot, de ce qui fut le bien de son rival, sur son ordre à lui Jean Guillou, on expulsait, le soir même, Pierre Destroit de son domicile ; et tandis que la bise sifflait rageusement sous les portes, que la flamme crépitait, claire et gaie dans le foyer, Jean Guillou riait d'un mauvais rire. — Ah ! on l'avait chassé ! on l'avait traité de voleur ! eh bien ! elle sonnait l'heure de la vengeance longuement préparée et patiemment attendue.

Une rumeur dans la rue l'attira à sa fenêtre et voici ce qu'il vit :

Il vit Pierre Destroit poussant devant lui une charrette à bras qui contenait quelques effets, un bois de lit, et, accroupie sur un paquet de hardes, une vieille bonne femme ridée, ratatinée, tremblante, transie par le froid. Cette pauvre créature, c'était la mère de Pierre Destroit.

Devant chaque porte, celui-ci s'arrêtait et demandait l'hospitalité pour la vieille, — et à chaque porte on le repoussait, — non point, certes, par dureté de cœur, non, mais par crainte de déplaire à Monsieur Guillou.

Comme il fallait que la mère, à peine de mourir de froid, trouvât un gîte sans tarder, il courbait le front sous les humiliations, et continuait sa lamentable tournée, invoquant, pour attendrir les gens, le souvenir des services qu'il leur avait rendus jadis ; car, au temps de la bonne fortune, il s'était toujours montré bon et secourable aux petits...

Tous désolés, muets, levaient la main vers le logis de Jean Guillou le potentat ; leur haussement d'épaule terrifié voulait dire : " Si nous te secourons, nous lui déplaisons, nous sommes perdus ".

La vieille geignait, toussotait sur son paquet de hardes ; ses mâchoires claquaient ; elle avait croisé sur ses genoux ses mains nouées par la goutte, et se ramassait en un petit tas, pour concentrer le plus possible de chaleur dans le jupon de droguet qui lui servait de manteau.

Il ne resta bientôt plus qu'une maison à explorer, au bout du bourg, la maison du riche minotier. Pierre hésita un instant et frappa.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Un gîte pour ma mère.

— Je ne loge pas les mendiants.

— Je ne suis pas un mendiant, j'ai de bons bras et l'habitude du travail, Jean, tu le sais... pendant deux ans, tu as couché sous mon toit.

— Vous m'avez chassé, nous sommes quittes... et puis, nous n'avons pas gardé les vaches ensemble : Dispensez vous de me tutoyer et filez !...

— Jean, tu n'auras pas le triste courage de laisser une chrétienne, une femme d'âge, mourir dehors... Ne me refuse pas, je t'en supplie !... Veux-tu que je devienne ton esclave, ta chose ? Laisse pour quelques jours seulement, pour cette nuit, ma mère s'abriter dans ton grenier, dans ton écurie... n'importe où... Qu'est-ce que cela te fait ?... Personne n'a voulu nous accueillir, on avait peur de toi ; on te méconnaissait, n'est-ce pas, Jean ?... Nous avons été ennemis, c'est vrai, mais j'ai lutté loyalement... Maintenant je m'avoue vaincu, je m'humilie, que tout soit oublié !...

— En voilà assez !

— Voyons, ce n'est pas possible que tu aies le cœur si dur ?... l'ancienne n'est pas responsable du mal que j'ai pu te faire, elle !... Si tu la laisse exposée à ce froid, dans une heure, peut-être, elle sera morte... Veux-tu que ce remords pèse sur ta vie ?

— Vous m'embêtez, allez-vous-en !...

Pierre fronça les sourcils.

— Oh ! dit-il, je te savais voleur, je ne te croyais pas capable d'un crime. — Mais, écoute-moi, prie le bon Dieu qu'il n'arrive pas malheur à ma mère... tu entends, Jean Guillou ?...

La porte se referma avec violence, et tandis que la charrette à bras disparaissait au tournant de la route, Jean Guillou, rentré dans son cabinet, sifflait un air de chasse devant la flamme qui ronronnait joyeusement...

A deux kilomètres du bourg, Pierre s'arrêta.

La bise soufflait âpre, mordante ; des vols de corbeaux tournoyaient dans le crépuscule gris ; le ciel, lourd de neige, écrasait la terre ; dans le silence ouaté on n'entendait que le claquement des mâchoires de la vieille, et les sifflements de sa pauvre poitrine déchirée par le froid...

Tout à coup, tandis que son fils se demandait avec terreur où il pourrait lui procurer un semblant d'abri pour la nuit, voilà qu'elle se mit à râler ! — Non, ce n'était pas possible, elle n'allait pas mourir abandonnée, sans secours, au bord d'un fossé, comme un chien errant ?... Il souleva le jupon de droguet qui couvrait la tête de la bonne femme et aux dernières lueurs du jour, il lui vit les yeux déjà ternis, vitreux : elle agonisait ! " Mère ! " cria-t-il. Les lèvres violettes de la mourante remuèrent : " Pierre !... que je te baise... mon fi !... " Le râle s'accrut et devint comme un bruit de mer sur les galets... puis s'affaiblit... un soubresaut... un hoquet... c'était fini ! Pierre Destroit, accablé, les yeux secs, ferma les yeux de la morte, s'agenouilla dans la neige, et la plainte monotone du vent troubla seule le silence de la nuit...

* *

Jean Guillou revenait du chef-lieu du canton où, dans un banquet, on l'avait vivement engagé à poser sa candidature aux prochaines élections législatives. Dans cette demi-ébrété qui suit un bon repas et teinte l'avenir de reflets roses, dodelinant de la tête à ses rêves d'ambition, chaudement enveloppé dans sa pelisse de fourrure, un excellent cigare aux lèvres, il marchait bon pas, n'ayant pour l'instant d'autre souci que la possi-

bilité d'une rencontre fâcheuse. Sa conscience lui reprochait pas mal d'infamies, et les ténèbres s'épaississaient de plus en plus.

— Pourquoi diable avait-il refusé la voiture qu'on lui offrait ?... Bah ! qui donc oserait s'attaquer au riche minotier, au souverain du pays, au futur député ?

Député !... la nuit s'éclairait, et dans un éblouissant mirage il se voyait, lui, l'ancien piqueur de meules, le pauvre ouvrier sorti de la crotte, trônant à la Chambre, pérorant, légiférant, tranchant les hautes questions d'où dépendent les destinées du pays... Député ! et pourquoi s'arrêterait-il en route ? Pourquoi un homme de sa trempe n'aspirerait-il pas au portefeuille que tant d'imbéciles ont mis sous leur aisselle... et n'ont pas su garder ? Quand il le tiendrait, il n'était pas d'humeur à le lâcher facilement : n'avait-il pas à son service l'énergie indomptable, l'esprit d'intrigue, l'impassibilité cruelle, la science des affaires et des tripotages qui avaient servi de base à sa fortune !

— Député, eh bien ! oui... puis après...

Tout à coup, il vit se dresser devant lui une ombre et recula.

— Hé ! l'homme ! cria-t-il passez votre chemin !

— Le chemin appartient à tout le monde, répondit une voix qu'il reconnut pour celle de Pierre Destroit.

Il voulut avancer, — l'homme se plaça devant lui.

— Jean Guillou ! un mot !

— L'heure est mal choisie pour une explication... — Ah ça ! laissez la route libre, ou je vous fends la tête avec mon bâton.

— Je n'ai pas peur de ton bâton et je choisis l'heure qui me convient.

Pierre Destroit saisit son ennemi au collet, et, le secouant :

— Sais-tu que tu as tué ma mère ? Que je te dois la plus grande douleur qui puisse torturer le cœur d'un homme ? Sais-tu qu'à l'heure où tu te gabergeais, aujourd'hui, j'étais seul à suivre le cercueil de ta victime ? Oui... oh ! les lâches !... Tous ces gens que j'ai tant de fois obligés, dont quelques-uns me doivent le bien être, d'autres l'honneur... les lâches ! les lâches !... à peine ont-ils eu le courage de se signer, derrière leurs vitres, au passage du convoi ! Pas un ne m'a assisté ! — Mais si la pauvre bonne femme s'en est allée seule à sa dernière demeure, à qui la faute, Jean Guillou ? dis, à qui la faute ?

Le misérable, à moitié étranglé, bégaya !

— Lâche-moi ! lâche-moi !

— Oui, je vais te lâcher, mais auparavant je veux te dire que tu es une canaille, un voleur, un lâche assassin, et je veux qu'en attendant la punition qui t'atteindra tôt ou tard s'il y a une justice en ce bas monde, je veux te traiter comme on traite les infâmes... Tiens ! Maintenant tu peux passer ton chemin, et remercier le bon Dieu d'avoir eu affaire à un brave homme.

Et après avoir craché à la figure de son ennemi il s'éloigna, quand l'autre, fou de rage, fit tourner son bâton et lui en asséna un coup terrible. Heureusement le coup ne porta point.

Pierre Destroit s'était retourné.

— Ah ! fit-il, c'est du sang que tu veux ?

Alors les deux hommes s'étreignirent dans un corps-à-corps furieux.

A cet endroit, la route longe la ligne du chemin de fer et la surplombe, elle en est séparée seulement par une faible palissade. Les hasards de la lutte amenèrent les deux adversaires sur cette palissade ; elle céda, et ils roulèrent du haut du talus dans la tranchée ; la chute ne leur fit point lâcher prise, — le duel continua, — duel à mort peut-être, quoiqu'ils n'eussent tous deux d'autres armes que leurs terribles bras de meuniers...

Soudain, sans cesser de s'étreindre, ils tendirent l'oreille... — sur les rails des vibrations couraient, et l'on entendait un grondement sourd, comme d'un tonnerre lointain qui se serait rapproché rapidement.

L'express !... C'était l'express qui arrivait !...

Ils ne se lâchaient pas, craignant mutuellement une trahison... et les trépidations des rails s'accroissaient... et là-bas, à deux kilomètres, un point brillant apparut dans la nuit... Ce point grossit, grossit fantastiquement, se dédoublait en